

Giambattista Vico

Sentiments d'un désespéré

présenté et traduit de l'italien par Alain Pons

GIAMBATTISTA VICO (1668-1744)

Que l'auteur de la *Scienza nuova* ait été un grand poète, nul n'en saurait douter. Il avait écrit qu'il était impossible à quiconque d'« être un poète et un métaphysicien également sublimes », il a pourtant réussi à être l'un et l'autre, comme, avant lui, ses deux compatriotes méridionaux, Bruno et Campanella. Comme « métaphysicien », dans le siècle le moins poétique qui ait été, quand triomphaient le rationalisme et la pensée claire et distincte, il a redécouvert la grandeur barbare d'Homère et de Dante, et surtout il a rendu à la fonction poétique, à l'imagination, au langage métaphorique, leur valeur proprement créatrice, fondatrice du « monde des nations », ouvrant, ou plutôt réouvrant ainsi à la philosophie une voie qu'elle n'a pas fini d'explorer. Comme « poète », il a donné à sa *Scienza nuova* l'allure d'un poème épique dont les héros seraient les *bestioni* errant dans la forêt postdiluvienne, les « géants pieux » et leurs *famuli*, les « poètes théologiens »... Et son style italien est, comme tous les grands styles, reconnaissable entre tous, avec ses images fulgurantes, le rythme puissamment musical de ses périodes, et ce ton hiératique, ces formules lapidaires, qui ont été longtemps responsables de sa réputation d'obscurité.

Mais on sait moins, en France en particulier, que Vico a été aussi poète dans le sens courant du terme, et qu'il a composé, sa vie durant, de nombreux poèmes, latins et italiens. Son autobiographie, la *Vie de Giambattista Vico écrite par lui-même*, nous le montre hésitant longuement entre la vocation de poète, celle de juriste et celle de philosophe. Cette multiplicité d'intérêts n'avait rien de rare à Naples, où aristocrates, gens d'Église, avocats, médecins, philosophes, pratiquaient couramment la poésie et réfléchissaient sur son essence, ses genres et son histoire. Toutes les circonstances de la vie publique et privée, fêtes religieuses, couronnements, naissances, mariages, ordinations, funérailles, réunions académiques ou mondaines, échanges épistolaires, étaient prétextes à des compositions en vers. Alors même qu'il avait mis ailleurs l'essentiel de ses ambitions intellectuelles, Vico sacrifia jusqu'à la fin de sa vie, avec plaisir et succès, à cette « poésie de circonstance », et son autobiographie insiste avec complaisance sur la notoriété que ce genre d'exercice lui donna, notoriété qui contraste avec l'incompréhension qui accueillit la *Scienza nuova*.

Ce Vico versificateur est aujourd'hui bien oublié, et les critiques modernes sont sévères à son égard. Mario Fubini, qui a si remarquablement étudié la stylistique de la *Scienza nuova*, écrit que, « bien qu'elles aient été consciencieusement élaborées, aucune des poésies de Vico ne contient un seul vers, un mot, qui nous apparaisse irremplaçable et définitif, comme le sont les expressions et les périodes de sa prose ». Mais, avec Fubini lui-même et avec tous les historiens de la pensée vichienne après Croce, il faut faire une exception pour une *canzone* italienne, les *Affetti di un disperato* (1692), qui est le premier écrit publié par Vico, alors âgé de 24 ans, et dont l'autobiographie, il faut le souligner, ne fait pas mention (nous verrons quelles sont les raisons possibles de ce silence).

D'un point de vue strictement littéraire, les *Affetti* portent la marque de leur époque. Dans sa *Vie*, Vico raconte comment il avait commencé par « faire ses délices des manières les plus corrompues de la poésie moderne », à savoir la manière de Giambattista Marino, qui avait dominé la poésie italienne, et singulièrement la poésie napolitaine, pendant toute la première moitié du 17^e siècle. Ensuite, « la manière de versifier dans le style moderne venant à lui déplaire », il s'était attaché à imiter les grands modèles toscans, Dante, Pétrarque, et ceux qui s'en étaient inspirés au 16^e siècle, en particulier Bembo et Della Casa. Il ne faisait que suivre le mouvement de réaction contre le concettisme, la préciosité, amorcé déjà depuis plusieurs années, à Naples, avec L. di Capua, F. d'Andrea, G. Caloprese, G. Gravina, C. Buragna, B. Gianelli et d'autres, et qui allait s'incarner dans le mouvement de l'*Arcadie*.

Le poème de Vico montre qu'il n'était pas encore, à cette époque, débarassé de son goût pour les « manières corrompues » du marinisme, en qui il voulut toujours voir, d'ailleurs, « un exercice de l'esprit dans le domaine de la subtilité, cette subtilité qui procure du plaisir uniquement avec le faux, présenté de façon extravagante afin de surprendre l'attente normale des auditeurs », mais aussi « un divertissement nécessaire pour les intelligences juvéniles subtilisées à l'excès par l'étude de la métaphysique ». Les raisons de cette indulgence persistante sont claires : le concettisme n'est rien d'autre, pour Vico, que l'expression paroxystique de cet art de l'*ingegno* dont la *Méthode des études de notre temps* de 1708 sera la défense et l'illustration, et qui repose sur la puissance inventive et synthétique de l'imagination. Ni philosophiquement, ni poétiquement, Vico ne pouvait être un « classique » au sens français du terme, un disciple de Descartes et de Boileau. Et ce dernier n'aurait certainement pas aimé ces « soupirs enflammés » séchant des pleurs, ni ces larmes, « offensées par des soupirs », se vengeant d'eux en les submergeant de leurs flots. Mais, à part ces concessions au goût précieux, la *canzone* relève dans l'ensemble d'un pétrarquisme assez adroit, avec certains accents dantesques et des traces d'influence d'Horace. Une forme élégante donc, et savante, avec enjambements et assonances habilement ménagés, certains vers vigoureux et denses, mais aussi un abus d'épithètes pléonastiques et d'antithèses forcées où l'on reconnaît la virtuosité un peu gratuite du futur professeur de rhétorique.

Le thème lui-même n'a rien de particulièrement original. Les poètes n'ont pas attendu le romantisme pour découvrir les beautés du désespoir. Les plaintes harmonieuses d'un cœur en peine font partie de ces *loci communes* dans lesquels, depuis l'antiquité classique, la poésie lyrique et élégiaque a largement puisé, et l'on retrouve, dans la *canzone* de Vico, le pathos familier au lyrisme renaissant et baroque, avec ses nymphes et ses bergers, ses forêts profondes à qui le poète confie sa peine. Un ton personnel, et une approche proprement philosophique du problème de la douleur font cependant de ce poème autre chose qu'un exercice de style. On peut d'abord, sans insulter à la poésie pure et sans verser dans l'anecdote et le psychologisme, rappeler les conditions de la composition de cette pièce, écrite très probablement au château de Vatolla, dans les solitudes du Cilento, au sud de Salerne, où Vico passa plus de huit ans comme précepteur d'une grande famille. C'est là qu'il eut vingt ans, et vingt ans n'est jamais le plus bel âge de la vie, que ce soit à la fin du 17^e siècle ou au temps de Paul Nizan, surtout si l'on a de naissance, comme nous l'apprend l'autobiographie, « un tempérament mélancolique et difficile » et, depuis l'adolescence, « une santé délicate, menacée par un mal de poitrine ».

Pourtant le désespoir exprimé par Vico ne se présente pas comme l'effet de circonstances passagères, mais comme un état permanent de malaise existentiel, indissolublement physique et moral, que le poète se donne pour tâche d'élever à la connaissance, en ayant le courage de rassembler dans sa « mémoire obscure » toutes ses douleurs « senties », mais non « connues » (la mémoire est plus que la sensation, mais moins que la connaissance). L'analyse psychologique et morale va prendre ainsi une dimension métaphysique et cosmique : la douleur provient d'une impuissance à surmonter le dualisme de l'âme et du corps. Une métaphysique de la « lumière », proche de celle que défend à la même époque G.V. Gravina, se lie à une conception de type néoplatonicien du destin des âmes qui descendent du ciel pour s'incarner, et dont le bonheur est lié à l'étincelle de lumière, signe de leur origine céleste, qu'elles emportent avec elles. Chez le poète, la lumière s'est obscurcie, et l'« amitié » qui lie l'âme, en tant que principe vital (on reconnaît ici l'influence de Lucrèce), à la chair, chez le moindre être vivant, a disparu. Les deux parties du moi ne se communiquent plus leur vigueur ou vertu, et leur interaction se réduit à un pâtir réciproque.

Faut-il incriminer le hasard, le déterminisme stellaire, un lapsus de la nature, ou bien une faute ? Si faute il y a, elle n'est pas personnelle, mais universelle et cosmique, et Vico, par un mouvement qui deviendra caractéristique de sa pensée dans ses œuvres de maturité, projette sans transition son expérience individuelle dans une expérience générale qui est celle de l'humanité et du monde dans son entier. Il retrouve alors le ton même de Lucrèce. Souvenons-nous des passages de la fin du livre II du *De natura rerum* qui annoncent la mort inévitable de notre monde : « Ainsi le tour viendra pour les murailles du vaste monde qui, succombant aux assauts du temps, ne laisseront plus que décombres et poussières de ruines... Déjà notre époque est brisée, et la terre lasse d'engendrer crée avec peine de

chétifs animaux... Tout va dépérissant, tous les êtres marchent au cercueil, épuisés par le long chemin de la vie. »

Deux motifs s'entrelacent ainsi, contradictoires et pourtant convergents. Malade dans son corps et dans son âme, le poète envie ceux chez qui la nature est accord, et non lutte intestine, les animaux, les nymphes et les bergers à la vie simple et grossière, et aussi les sages épicuriens à la vie tranquille et honnête. Mais si la « belle lumière » s'est obscurcie dans son âme, n'est-ce pas parce que le monde lui-même est malade ? Il n'y a donc d'espoir de salut ni dans un retour à l'inconscience de la vie animale et primitive, ni dans l'approfondissement de la conscience à quoi incite la douleur. La capacité de se poser la question : « Hélas ! qui suis-je ? » est « peine », et non pas « don », puisqu'elle « afflige davantage celui qui mieux connaît le mal ». Le silence profond, un instant troublé par la plainte désespérée du poète, se referme sur la forêt.

Les commentateurs ont tous été frappés par le pessimisme absolu des *Affetti*, l'absence de toute référence chrétienne. Ils ont voulu y voir le témoignage d'une crise religieuse due à la lecture de Lucrèce et de Gasendi, très en vogue chez les jeunes intellectuels napolitains en ces dernières années du 17^e siècle. Ainsi s'expliquerait le silence de Vico, dans son autobiographie, sur cette œuvre qui ferait partie de ces « faiblesses et erreurs de jeunesse » dont il est question dans une lettre au P. Giacco (12 octobre 1720). Le chemin est encore long, qui mènera le jeune désespéré de Vatolla jusqu'à l'impavide confiance en la providence divine sur laquelle repose tout l'édifice théorique de la *Scienza nuova*.

Alain Pons

SENTIMENTS D'UN DÉSESPÉRÉ (1692)

Hélas ! je vous en prie, mes cruels supplices,
rassemblez-vous dans la mémoire obscure,
si vous êtes capables de courtoisie en infligeant vos tourments.
Ils sont si nombreux, les tours variés
des mille offenses que par vous mon cœur endure,
que je ne parviens pas à vous connaître, et pourtant je vous sens,
au point que je m'épouvante à l'idée de me souvenir
de mes malheurs. Vous, soupirs enflammés,
allez sécher les pleurs qui sourdent
de mes paupières chargées d'humeurs,
et vous, mes larmes, offensées par mes soupirs,
vengez-vous d'eux en retournant à votre source,
et en les submergeant dans mon cœur affligé
à qui vos outrages enlèvent le pouvoir
d'exhaler sa souffrance amère et cruelle,
empêchant ma douleur de sortir avec vous
et de quitter le logis de tous nos sentiments.
Cette douleur, jusqu'à ce qu'elle ait causé ma mort,
je veux la conserver en mon sein, si jamais
ce qui me donne vie peut mener ma course jusqu'au rivage.

AFFETTI DI UN DISPERATO

Lasso, vi prego acerbi miei martiri,
a unirvi insiem ne la memoria oscura,
se cortesi mai sète in dar tormento ;
poiché son tanti, che lo mio cor dura,
di mille vostre offese i vari giri,
ch'ï non ben vi conosco e pur vi sento :
talché di rimembrar meco pavento
le mie sciagure. Or voi, sospiri accesi,
ite a seccarmi i pianti in mezzo al varco
del ciglio d'umor carco ;
e voi, da miei sospir miei pianti offesi,

tornando in giù, di lor vi vendicate
con sommergerli adentro 'l mesto core,
a cui per le vostr'onte omai si toglia
che possa la sua cruda amara doglia
sfogar, poiché così agio non fate
ch'uscendo fuor con voi il mio dolore,
lasci l'albergo d'ogni nostro affetto ;
perch'io, finché m'ha morto, in mezzo al petto
serbarlo vo', se mai quel che m'avviva
potrà menarmi del mio corso a riva.

Car ce monde de fer s'écroule désormais,
et déjà les destinées ont préparé pour nous leurs coups.
Nos maux croissent de pair avec nos fautes,
et ils ont dépassé de si haut ceux des âges anciens
que, sous le poids de nouvelles maladies,
nos corps pesants et fragiles
gémissent, blêmes, et, pour nous mener à la tombe,
notre vie a des ailes plus prestes et plus lestes.
Le mauvais sort est toujours fécond
en de telles disgrâces
inconnues des temps anciens ou récents,
et si éloignées de la pensée humaine
que plus on les éprouve, moins on y croit.
Il semble que le ciel ne répande plus sa lumière bienfaisante
qui permet à une âme heureuse de descendre ici-bas.
Or celui qui connaît, pour les avoir éprouvées,
ces espèces de maux si étranges,
s'il pouvait voir le martyr
que m'inflige mon destin féroce et impie,
il rendrait grâce au sien,
qu'il nomme tantôt avare, tantôt cruel,
au lieu de lui adresser des plaintes.

Perché cadente omai è 'l ferreo mondo
e son già instrutti a farci strazio i fati,
di pari con le colpe i nostri mali
crebber sugli altri delle prische etati
troppo altamente, poichè sotto il pondo
di novi morbi i gravi corpi e frali
gemono smorti, ed a la tomba l'ali
il viver nostro ha più preste e spedite,
e son sempre feconde le sventure
di si fatte sciagure
non più per nova o antica fama udite,

e dal pensier uman tanto lontane
che crederle men sa chi più le prova :
talché sembra lo ciel che non più accenda
benigno lume, onde qua giù discenda
un'alma lieta. Or chi cotanto strane
guise di mali intende mai per prova,
se potesse mirar qual è lo scempio
che di me fa mio destin fero ed empio,
al suo, ch'or chiama avaro ed or crudele,
grazie sol renderia, non che querele.

Dans tout être animé, à l'instant premier
 où il franchit le seuil de son existence,
 la vigueur enflammée qui lui donne vie s'unit,
 par de doux liens d'amitié,
 à sa chair. Mais un impitoyable hasard adverse,
 ou une étoile avare de son aide,
 ou la nature s'écartant de son cours,
 m'a composé, hélas ! de deux ennemis.
 Ma part mortelle, malade, abattue et languissante,
 et qui semble près de sa perte,
 tourmente mon âme de souffrances amères, odieuses,
 et ma part la meilleure, qui abonde en soucis douloureux,
 afflige mon corps de pestes cruelles.
 Et cependant qu'hélas ! je rentre sans cesse en moi par la pensée
 pour y sentir la lutte que je mène contre moi-même,
 aucun de mes membres ne répond à mon âme,
 car je n'ai pas de force qui éveille mes sens,
 sinon quand ils me font sentir
 les effets douloureux de leurs dédains et de leurs colères.
 Dans cet état de misère et de souffrance,
 va, espère, si tu le peux, quelque repos.

Di qualunque animal, quando primiero
 a l'ime soglie del suo viver giunge,
 lo 'nfocato vigor onde ha la vita,
 con dolci nodi amici e' si congiunge
 a la sua salma ; e un caso adverso e fero,
 o pur sia stella avara in darmi aita,
 o natura dal suo corso smarrita,
 di duo adversari me, lasso ! compose :
 il mio mortale infermo, afflitto e stanco,
 ch'ormai par venir manco,
 strazia l'alma con pene aspre, noiose ;

e 'l mio miglior, che d'egre cure abonda,
 affligge 'l corpo con crudeli pesti ;
 e mentre, oimè ! con pensier molto e spesso
 me 'nterno a sentir me contro me stesso,
 membro non ho ch'a l'anima risponda.
 poichè non ho virtù che i sensi dèsti,
 se non se 'n quanto mi si fan sentire
 gli acerbi effetti de' lor sdegni ed ire.
 In sì misero stato e sì doglioso
 va', spera, se tu puoi, qualche riposo.

Mais le plaisir sauvage de me plaindre toujours
me paraît alléger en partie mon deuil,
s'il m'amène à me lamenter de mon état.
Aussi, toujours davantage épris de la douleur,
chanterai-je avec des modulations suaves,
pour que, par son contraire, ma peine augmente encore.
Vie sereine, toi qui suis ton cours mortel,
et vous plaisirs modérés, délices honnêtes,
trésors acquis par une vraie valeur,
honneurs mérités,
esprit tranquille en habit céleste,
et — pour que ma douleur augmente
jusqu'à ce que nulle autre ne l'égale —
amour dont seul amour est récompense,
et doux échanges de serments mutuels,
présentez-vous à mes tristes pensées :
à mon cœur, qui déborde de souffrance,
vous semblerez être des peines et des tourments,
comme une gemme rouge, placée devant les yeux,
fait ressembler le lait au sang et la glace au feu.

Ma 'l piacer fèro di dolermi sempre
parmi ch'alleggi in parte 'l mio cordoglio,
se del mio stato a lamentar mi mena ;
ond'io, ch'a più e a più dolor me 'nvoglio,
farò, cantando con suavi tempere,
che pel contrario suo poggi mia pena.
Vita sovra 'l mortal corso serena,
moderati piacer, delizie oneste,
tesori per valor vero acquistati,
onori meritati,
mente tranquilla in abito celeste ;

e, perché più lo mio dolor s'avanzi,
talché null'altro mai fia che l'agguagli,
amor di cui è sol amor mercede,
e vicende gentil di fè con fede,
venite al tristo pensier mio dinanzi,
ch'e' vi farà sembrar pene e travagli
a lo mior cor, perché di duol trabocchi,
si come rossa gemma avanti gli occhi
posta talora, egli adivien che facci
rassembrar sangue il latte e fiamme i ghiacci.

Eh bien, jetez-moi à la face, si vous le pouvez,
 étoiles cruelles, une seule faveur que vous m'auriez accordée !
 Allez, et trouvez-la, je vous en prie,
 parmi ces mouvements des cieux propices
 qui causent ici-bas des joies moins fortes.
 Mais moi, je sais bien que jamais
 je n'ai respiré que pour mieux exhaler des plaintes.
 Ah ! pourquoi, de cette autre vie bienheureuse
 ai-je été conduit, misérable, épuisé et rompu par tant de disgrâces
 extrêmes,
 à cette vie présente, amère et désespérée ?
 Quand je me retourne pour considérer les jours, les mois, les années
 que j'ai passées dans la douleur,
 je vois que je suis né pour ce sort cruel
 voué aux flammes, aux soupirs, aux larmes et à la mort ?
 Et des tourments aussi cruels, des angoisses aussi terribles
 n'ont pas encore dissous mon être en ses éléments premiers.
 Sans doute donnent-ils le temps à mon destin méchant
 de mieux préparer ma chute finale,
 à moins que la mort avaricieuse
 ne craigne de se rendre plus amère en me faisant mourir !

Rinfacciatemi or voi, s'unqua potete,
 qualche vostro favor, stelle crudeli !
 Ite, e ven prego, a ritrovarlo omai
 entro quei moti de' benigni cieli,
 che 'nfluiscon qua giù gioie men liete.
 Solo ben io da me so che non mai
 bevvi respir, che non traessi guai.
 Deh ! perché da la vita altra beata,
 stanco da tante alte sciagure e rotto,
 misero, fui condotto
 a la presente amara e disperata ?

Poiché, se mai a' giorni, a' mesi, agli anni,
 c'ho speso nel dolor, i' son rivolto,
 veggio esser nato per mia cruda sorte
 solo a fiamme, sospir, lagrime e morte.
 E così crudi scempi e acerbi affanni
 non m'hanno in quel che i' era ancor disciolto.
 Ah, che daranno tempo al fato rio
 che meglio studi 'l precipizio mio ;
 se non è forse che la morte avara
 tema col mio morir farsi più amara !

De la part lumineuse du ciel me vient seulement
 un désir d'éveiller, au pied des hêtres et à l'ombre des lauriers,
 la belle lumière qui fait les âmes claires,
 et qui, dans ma pauvre âme, s'est obscurcie
 quand elle a revêtu le voile qui la couvre d'ombre,
 au point que, paralysée par une stupeur profonde,
 elle semble se dire à elle-même : — Hélas ! qui suis-je ? —
 Ah ! Je me torture pour savoir quel nom je dois donner à un tel désir.
 Mais je l'appellerai toujours peine et non pas don,
 s'il afflige davantage celui qui connaît mieux le mal.
 Que vous êtes heureux, nymphes et bergers,
 vous que l'ignorance rend satisfaits,
 et qui, oublieux de la sueur, de la fatigue et des efforts,
 savez vous contenter du simple don
 de fruits, de lait ou de fleurs.
 Par la canicule ou le gel, l'ombre fraîche et le feu sacré
 vous apportent le plaisir et le jeu.
 Toutes vos joies, vous semblez les trouver
 dans l'amour grossier et la chasse harassante !

Mi venne sol da luminosa parte
 del cielo una vaghezza di destare
 a' piè de' faggi e poi de' lauri a l'ombra
 la bella luce che fa l'alme chiare,
 ch'a la povera mia si spense in parte
 quando se 'ndossò 'l velo onde s'adombra :
 talché, d'alto stupor finor ingombra,
 pareva a se stessa dir : — Lassa ! chi sono ? —
 Oimè ! ch'a tal desio travaglio come
 debbami dar il nome ;
 ma sempre 'l chiamerò pena e non dono,

se affligge più chi più conosce il male.
 Oh inver beati voi, ninfe e pastori,
 cui sa ignoranza cagionar contenti,
 ch'obliati sudor, fatigue e stenti
 acquetar vi sapete a un dono frate
 o di poma o di latte over di fiori ;
 ed al caldo ed al gel diletto e gioco
 vi reca l'ombra fresca e 'l sacro foco ;
 né altra gioia a voi sembra che piaccia
 che rozzo amore o faticosa caccia !

Mais moi, quel plaisir puis-je poursuivre, affligé et las,
 abandonné et seul, parmi tant de déchirements,
 dans la vie malheureuse que je mène ?
 Je suis devenu un fardeau importun pour la terre,
 inféconde elle aussi, où le tronc et le rocher,
 comme en leur propre centre, trouvent le repos. Du moins
 mon plaisir eût-il été de disparaître,
 mais le destin me le refuse. Je dois donc me conserver
 toujours pour de nouveaux soupirs et de nouvelles plaintes.
 Fais pleuvoir, fais pleuvoir sur ma tête
 des malheurs, destin cruel et injuste,
 et ne te montre pas avec moi avare
 d'autres tourments plus odieux et plus détestables encore,
 sans quoi j'imputerai ta parcimonie à ton dénuement et non à ta pitié,
 à moins que ce ne soit à la jalousie qui te ferait craindre
 de faire de moi le premier parmi les désespérés,
 et un exemple de douleur célèbre aux yeux des malheureux.
 Mais, au nom de mes souffrances,
 je jure à ces forêts sauvages, solitaires, horribles et sinistres,
 que jamais un soupir de moi ne troublera,
 aussi longtemps que je respirerai, leurs silences profonds.

Ma qual piacere i' seguio, afflitto e lasso,
 fra tanti strazi abbandonato e solo,
 ne la misera mia vita che meno ?
 che fatto son noioso incarco al suolo,
 anco infecondo, dove 'l tronco e 'l sasso,
 come in suo centro, han la lor quiete. Almeno
 il mio piacer e' fosse il venir meno ;
 ma 'l fato me 'l disdice. Or, se mi serbo
 sempre a novi sospiri e a pianti novi,
 piovì miserie, piovì
 sovra 'l mio capo, empio destino acerbo ;

e non voler meco mostrarti avaro
 d'altri scempi più infesti e più nemici,
 ch'i' tua penuria e non pietà la stimo :
 se non è forse invidia ch'i' sia 'l primo
 tra disperati e che mi renda chiaro
 essemplio di dolor agl'infelici.
 Ma per le pene mie i' giuro a queste
 aspre selve, solinghe, orride e meste,
 che non mai turberà, mentre respiro,
 i lor alti silenzi un mio sospiro.

Ma chanson, reste seule à pleurer avec moi,
là où je garde ma douleur, et n'aie pas le désir
d'aller parmi les hommes pour y quêter la pitié,
car mon profond martyr méprise les réconforts.
Mais si le deuil qui rencontre la compassion est moins sensible,
dédaigne de rester encore à pleurer avec
le cœur affligé qui, dans son désespoir,
veut être seul pour ressentir ses peines.

Canzon, sola rimanti a pianger meco
dove serbo 'l dolor, nè fra la gente
d'ir chiedendo pietate abbi vaghezza ;
chè l'alto mio martir conforti sprezza.

Ma, se doglia compianta e' men si sente,
sdegnà ch'ancor tu resti a pianger seco
l'afflittò cor, che disperato vòle
che l'aspre pene sue si sentan sole.